



NOEL

Venite, adoremus.

Le ciel est bleu, la terre est blanche ;
Tout se tait dans l'immensité,
Et l'on dirait que Dieu se penche
Pour parler à l'humanité.
La nuit a des lueurs étranges
Pleines d'un saint recueillement,
Les étoiles du firmament
Regardent—comme des yeux d'anges.

Entendez-vous un vague bruit
Dans les champs lointains de l'espace ?...
C'est le vol de Satan qui fuit,
C'est le souffle de Dieu qui passe,
C'est le vieux monde sous sa main
Qui tressaille dans tout son être
Comme un esclave à qui son maître
Dit : tu seras libre demain.

Quel doux transport trouble mon âme ?
Quel doux éclat brille à mes yeux ?
Je me sens des ailes de flamme
Et je m'envole vers les cieux.
Le concert des anges commence,
Le concert des hommes répond !
Minuit sonne et tout se confond
Dans l'hosanna de délivrance.

Minuit sonne... et l'humanité
Salue avec reconnaissance
La fin de sa longue souffrance
Et l'aube de sa liberté,
Et l'on voit un astre de feu,
—Doigt divin—qui montre à la terre
L'étable nue et solitaire
Où vient de naître l'Enfant-Dieu.

Et cet Enfant—d'un jour—qui pleure,
C'est le Très-Haut, c'est l'Éternel !
Et cette étable est la demeure
De l'Infini, de l'Immortel.
Oh ! cherubins, anges fidèles,
Votre Roi, pour couche, aujourd'hui,
N'a qu'une crèche, oh ! faites-lui
Un berceau de vos blanches ailes.

Vous qu'il créa pour le bonheur,
Vous qu'il fit si beaux pour lui plaire,
Venez endormir sa douleur ;
Rendez-lui le ciel sur la terre ;
Venez réchauffer son sommeil
De vos haleines parfumées ;
Venez, phalanges bien aimées,
Sourire à son premier réveil ;

Bergers, errantes silhouettes,
Descendez de vos noirs côtesaux ;
Les anges prendront vos houlettes
Et veilleront sur vos troupeaux.
Venez sans crainte en sa présence ;
Vous ne trouverez à sa cour
Que le sourire de l'amour
Et le regard de l'innocence.

Et vous, ô fils de l'Orient,
Rois des régions de l'aurore,
Venez adorer cet Enfant ;
Il est plus grand que vous encore.
Franchissez les monts, les déserts,
Apportez l'or, l'encens, la myrrhe ;
Vous ne possédez qu'un empire,
Il est le Roi de l'Univers !

Et moi, l'enfant de ta tendresse,
A ta crèche je suis leurs pas.
Je n'apporte point la richesse,
Mais je ne la demande pas.
Je viens, ô Roi sans diadème,
Conduit par ma naïve foi,
Pleurer en silence avec toi ;
Je viens pleurer pour ceux que j'aime.

L'Abbé GARNIER

NOEL DE BRAVES GENS



Il neige depuis deux jours, depuis
deux jours personne n'a quitté la
chaumière, et les vieux sont ensevelis
avec leurs souvenirs dans la maison
solitaire cernée de tous côtés par une
montagne de glace.

Près d'eux, un gros chien mouton
d'un noir d'ébène étend ses pattes
vers le foyer, c'est le seul compagnon
des Duguénic.

—Il y a longtemps de cela ! oh !

bien longtemps ! le petit-fils des Du-
guenic a quitté la maison des grands-parents. Il
s'est embarqué comme mousse sur un bâtiment
marchand, et depuis on ne l'a plus revu. Des nou-
velles d'Amérique, parvenues en Bretagne ont an-
noncé le naufrage de la *Marie-Louise*, et depuis
cette nouvelle la vieille Duguénic est folle.

Jean était un enfant quand il les a quittés ; à
peine avait-il dix ans, et déjà dix ans se sont écou-
lés depuis son départ ! Les deux pauvres vieux
s'en souviennent, et Mouton se dresse sur ses pattes
aussitôt que vient le soir, il se souvient lui aussi
de son jeune compagnon. Le bon chien n'a point
oublié que ce fut l'hiver par une grande tempête
que le p'tiot Jean a pris la mer pour ne plus reve-
nir.

Minuit sonne !

La vieille Duguénic se redresse tout à coup ; ses
yeux ont une expression extraordinaire.

—Mon p'tiot Jean, dit-elle ; viens mon Jean

—Eh ! ma pauvre femme ! tu seras donc tou-
jours folle, dit le vieillard. Jean ne reviendra
plus. Il est mort, tu le sais bien.

—Non, dit-elle, avec un rire strident. Tout à
l'heure il va dormir. Va vite chercher les sabots
de Jean ; Noël approche ; il n'oubliera pas le pe-
tit.

Un triste sourire erre sur les lèvres du grand-
père ; il monte au grenier, tire d'une armoire un
petit paquet qu'il rapporte : ce sont des sabots
d'enfant.

—Tu auras demain, comme les autres, les ca-
deaux du bon Dieu, dit l'aïeule.

Et, sur la cendre chaude, elle dépose lentement
les petits sabots de Jean

Il neige toujours ! Les cloches du village sonnent
à toutes volées. C'est la messe de minuit.

Sur les routes blanches durcies par la gelée, fil-
lettes et garçons se rencontrent, marchent vite,
bras dessus bras dessous, causent, chantent et rient.
C'est la jeunesse qui passe.

Plus loin, attardés dans les sentiers, le dos
voûté, les anciens du bourg se rendent également
à l'office. Toute la vieille Bretagne veille à cette
heure.

Les vieux Duguénic, cloués par la souffrance en
leur chaumière, ne se sont point couchés. Près
de l'âtre ils se sont endormis.

Soudain, Mouton a levé la tête ; il écoute, s'é-
lance vers la porte qui n'est fermée qu'au loquet.
Mouton connaît ce truc et il en a bien vite raison.
Le voilà dehors ; il hume l'air, et, comme une
flèche, disparaît dans la nuit, car là-bas, tout au
loin, s'avance un beau gars de vingt ans, de fière
mine et de belle tournure.

Mouton a reconnu le voyageur. C'est lui ! le
p'tiot Jean. Il l'a rejoint, l'enfant chéri de la
chaumière ; et il aboie bruyamment pour montrer
sa joie.

—Mon chien ! mon bon chien ! s'écrie Jean, et
il caresse, embrasse follement la bonne bête qui
semble lui apporter à l'avance toute les tendresses
du foyer.

Ils courent tous deux.

Tout à coup Jean s'arrête, suffoqué par une
émotion poignante : près de lui vient de passer une
grande et belle fille qu'il a reconnue ; ils s'étaient
juré, gamins, que plus tard ils se marieraient, et la
voilà, cette fillette, devenue femme ! Comme elle
porte crânement le petit bonnet breton et le casa-
quin rouge sur lequel brille la croix d'or !

Jean murmure :

—Yvonne !

Et ce nom prononcé en pleine nuit a trouvé un
écho dans le cœur de la jeune fille qui s'arrête in-

décise. Elle regarde Jean ; ses yeux se mouillent,
ses mains tremblent.

—Jean ! dit elle.

Il l'entraîne, il ne veut pas s'attarder. Mouton
court devant lui en aboyant et semble lui montrer
le chemin de la chaumière.

Enfin la voilà, sa chaumière tant aimée.

Jean s'avance ; son cœur bat bien fort. Les
chers vieillards le reconnaîtront-ils ? il a tant
changé ! La porte largement ouverte par Mouton
ne s'est pas refermée ; il entre à pas lents.

Les vieux sommeillent toujours.

—Oh ! dit Yvonne, je vois les petits sabots ; tu
sais, les tiens, les neufs, ceux des dimanches quand
tu étais enfant. Pauvre grand'mère ! elle est un
peu folle depuis ton départ ; elle croit que tu vas
venir dès l'aube, comme autrefois, prendre dans
ton sabot les cadeaux du petit Jésus.

Une larme glissa sur les joues de Jean ; il con-
templa longtemps ces deux êtres qui avaient vécu
de son souvenir après l'avoir comblé de leur amour ;
il les trouve changés, bien près de la tombe.

Jean ne les éveille pas : il place tout doucement
dans les petits sabots son portrait et une lettre, la
dernière lettre qui annonçait son retour et qu'il
n'avait pas jetée à la poste, et il s'éloigne.

Mouton a tout vu, tout compris. Quel sommeil
pourrait résister à ses cris de joie ?

—Mouton, mon bon chien, mais qu'as-tu donc ?
dit l'aïeule en caressant l'animal qui, triomphalement,
présente à la vieille femme le sabot du p'tiot
Jean.

Ah ! Jésus mon Dieu, dit-elle, en saisissant le
sabot dans ses mains tremblantes, un portrait, une
lettre !...

Le vieillard s'était levé tout à coup ; il s'ap-
proche, il regarde :

—Oh ! ma femme, c'est lui ! le cher petiot !
S'il vivait encore, il ressemblerait à cela.

—Oui, la nuit de Noël ! c'est tombé du ciel, dit
l'aïeule dont les mains tremblent. Puis elle ouvre
la lettre, l'adieu du pauvre enfant, peut-être.

Hélas ! ils ne savent lire ni l'un ni l'autre, il
faudra donc attendre le jour, et courir chez un voi-
sin pour entendre parler de lui ? Non, c'est tout de
suite ; ils veulent savoir. Ils gagnent la porte
d'un pas tremblant.

Soudain, une douce main les retient.

—Je sais lire, moi, dit Yvonne, et prenant la
lettre des mains de la vieille Bretonne, elle lut :

Mes chers parents,

J'embarque aujourd'hui ; si le vent est favorable, le fils
que vous croyiez mort pourra être dans vos bras vers le
25 décembre.

Elle n'achève pas : Jean venait de paraître.

La chaumière des Duguénic avait, elle aussi,
reçu sa part des cadeaux du bon Dieu.

GEORGES VILLEMER.

UN RECIT DU VIEUX TEMPS

(CONTE DE NOEL)

Le père Nicolas était un de ces bons Canadiens
dont Dieu semble prolonger la vie pour montrer à
leurs descendants combien étaient simples et pures
les mœurs de nos ancêtres.

Il travaillait jadis aux chantiers, mais depuis
qu'avait sonné l'heure de sa vieillesse, ses loisirs
étaient consacrés à nous raconter des histoires
d'autrefois, que savourait notre jeune imagination.

Un soir,—c'était la veille de Noël,—notre petite
troupe entendit le récit suivant de la bouche du
vieux Canadien :

« C'est aujourd'hui, mes enfants, nous dit-il, le
quarantième anniversaire de l'aventure que je vais
vous narrer. J'étais alors employé aux chantiers
de H... ; mon meilleur ami,—bien qu'il fut un
homme irascible et peu dévot,—avait nom Mar-
cel.

« Par un soir, comme celui-ci,—et le vieillard
s'interrompt un instant pour nous permettre d'en-
tendre l'aiglon siffler, et la neige fouetter les
vitres,—Noël nous invitait à la messe de minuit.
Pour accomplir ce devoir de chrétien, je me diri-
geais vers l'église, en passant à travers champs.